

## "Sarah dans la prison victorienne", Françoise Wagener, [Le Monde](#), 28 janvier 1972

\* SARAH ET LE LIEUTENANT FRANÇAIS, de John Fowles, traduit de l'anglais par Guy Durand. Le Seuil, 480 pages, 33 F.

UN de ces romans dont les Anglais ont le secret ; près de cinq cents pages qui prennent le temps de camper de vrais "personnages" sur fond de collines sauvages et de côtes escarpées (celles du Dorset, aux confins de la vieille Comouailles), et qui perpétuent avec une aisance nonchalante la tradition romanesque du siècle dernier qui enchantait nos quinze ans... Ce livre est pourtant plus qu'un "*roman pour dames*". John Fowles, écrivain bien tranquille qui cultive ses plate-bandes (dans le Dorset précisément) et qu'on connaît ici par *l'Amateur* (1), nous offre, même si elle fleurit l'eau de rose (et ce n'est d'ailleurs pas sans charme), une autopsie soignée, brillante mais sans pitié de l'ère victorienne.

Nous sommes en 1867, à l'apogée du règne. Dans le petit village de Lyme la rumeur publique, impitoyable et puritaine, va bon train, pour un rien souvent, aiguillonnée par les sombres humeurs d'une douairière guindée, tyrannique, pour ne pas dire sadique... Sarah, sa lectrice, figure romantique et solitaire, qu'on appelle "la Tragédie", semble sortie d'un roman de Thomas Hardy : vêtue de sombre, elle demeure de longs moments prostrée devant la mer vide. Un lieutenant français, qui était passé par là et dont elle s'est éprise, l'a abandonnée. Elle s'impose comme une Butterfly qui serait dépeinte par Flaubert et Daphné Du Maurier et qui aurait pour tous le visage de la honte. Cependant, cette jeune fille cache un mystère : que s'est-il vraiment passé ? Qui est-elle ? Quel sens donner à sa mélancolie en un temps qui ne pratiquait pas encore la science du docteur Freud ? N'a-t-elle pas aussi le visage du Sphinx ? Énigme elle-même, elle semble détenir les clefs de ce que cherchent les autres... En particulier, Charles, jeune aristocrate dilettante et éclairé (un Sparkenbroke qui aurait lu Darwin), et qui partage son temps entre la paléontologie et son insipide fiancée londonienne en villégiature à Lyme. Le "jeune premier" va rencontrer la mystérieuse héroïne. Qu'advient-il d'eux ?

*Sarah et le lieutenant français* est un livre intelligent, bien écrit et savamment composé. Fowles, tout au long du roman, parle à son lecteur, le provoque, l'arrête par des digressions (fort plaisantes d'ailleurs), lui cligne de l'œil et s'en amuse. Ses personnages, nous dit-il, lui échappent, ils sont libres. Le romancier n'est pas omniscient ; néanmoins, il doit jouer le jeu, "*faire comme s'il l'était, et pourtant, ajoute Fowles, je vis à l'époque d'Alain Robbe-Grillet et de Roland Barthes : si ce que j'écris là est un roman, ce ne saurait donc en être un au sens moderne du terme*". Cela n'empêche nullement la réussite ni le succès, comme en témoignent les trois longs comptes rendus successifs favorables parus dans la très intellectuelle *New York Review of Books* au moment de la publication du livre aux Etats-Unis, en 1969...

Des victoriens, Fowles passe tout au crible : mœurs, costumes, modes, manière, morale, esprit, société. Les trois castes distinctes sont là. La gentry (Charles), qui perd son pouvoir économique mais qui garde ses valeurs, honneur et devoir. La riche bourgeoisie quelque peu parvenue, "snob" au sens étymologique du terme (la fiancée) ; le grand capitalisme anglais est en train de naître et, à cet égard, Fowles cite à plusieurs reprises Marx (ce qui ne veut pas dire qu'il soit marxiste) et nous rappelle qu'en ce printemps 1867 le premier tome du *Capital* était sous presse. Quant au peuple, il est représenté par des domestiques hauts en couleur et sympathiques qui jouent, comme dans Shakespeare, une réplique parodique de l'aventure sentimentale de leurs maîtres. Sarah, qui s'efforce d'ouvrir le carcan dans lequel elle étouffe, est le symbole d'un esprit d'émancipation en avance sur le siècle mais qui déjà se faisait jour...

Pastiche, certes, ce livre en est un ; les références littéraires sont fréquentes (Tennyson, Clough, Matthew Arnold et, surtout, Hardy, auquel il semble être un secret hommage), mais pastiche qui interprète, reconstitue de l'intérieur une époque et son langage avec une distance souvent malicieuse. Ainsi le romancier, s'insurgeant contre ce qu'il appelle "la tyrannie du dernier chapitre", nous propose trois dénouements. Ce beau roman prend au piège qui le commence, mais la complicité entre le piègeur et le piégé est, à l'initiative de Fowles, d'une telle élégance et d'une telle qualité qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas lui en être reconnaissant.

---

(1) Excellamment porté à l'écran par Wyler, sous le titre [l'Obsédé](#).